

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



***La corne de brume* de Louis Caron ou l'art du roman historique  
(Éd. du Boréal Express)**

Adrien Thério

Numéro 29, printemps 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39793ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thério, A. (1983). Compte rendu de [*La corne de brume* de Louis Caron ou l'art du roman historique (Éd. du Boréal Express)]. *Lettres québécoises*, (29), 70–70.

# La corne de brume

de Louis Caron  
ou l'art du roman historique  
(Éd. du Boréal Express)



J'ai lu comme la plupart des critiques *L'Emmitoufflé* et *Le Bonhomme Sept-Heures* au moment de leur parution il y a quelques années. J'avais surtout aimé le premier, été plutôt indifférent au deuxième. Je me disais que l'auteur avait du talent mais je me demandais si ce talent ne tournerait pas court. Eh! bien, j'avais tort.

Je n'ai pas l'intention de parler longuement de *La Corne de brume*, le deuxième volet des *Fils de la liberté* parce qu'un de nos collaborateurs y reviendra quand le dernier tome sera paru mais je voudrais tout de même en dire assez pour inciter nos lecteurs à lire ce roman qui prouve hors de tout doute que l'auteur de *L'Emmitoufflé* avait le talent qu'on lui reconnaissait au moment de la parution de ce livre.

Le roman historique n'a jamais été un genre très florissant au Québec. Quelques auteurs s'y sont essayés au dix-neuvième surtout parce qu'ils ne pouvaient écrire de belles histoires d'amour. Plus près de nous, il y a Léopold Desrosiers et ses *Engagés du grand Portage* qui restera probablement comme son plus beau fleuron de gloire. Desrosiers qui était aussi historien prenait la peine avant de situer son action dans le temps, d'étudier non seulement les moeurs de l'époque mais aussi le vocabulaire des personnages qu'il nous présentait. Louis Caron n'est pas historien mais rien ne l'empêche de fouiller le passé et comme l'autre de se documenter avant de mettre au monde ses personnages du dix-neuvième siècle.

*Le Canard de bois*, c'était l'histoire de Hyacinthe Bellerose de la région de Nicolet. *La Corne de Brume*, c'est l'histoire de son fils adoptif, Tim Burke qui devient par la suite Tim Bellerose, de sa femme et de ses deux fils. Tim, c'est le Canadien-français entreprenant dans toute la force du mot. Il sait convaincre pour avoir le capital pour partir une entreprise. Le malheur, c'est que la malchance lui court après. Il a pourtant tout ce qu'il faut pour réussir. Mais les éléments, que ce soit sur la terre ou sur le fleuve, se déchaînent au moment où il s'y attend le moins. Il fera toutes sortes de métiers, se promènera entre Nicolet et New-York, entre Nicolet, Québec et le Nouveau Brunswick pour finalement s'en aller dans l'Ouest assembler des cages, ces immenses radeaux qui amenaient le bois des pays d'en haut aux portes de Québec pour prendre ensuite la route de l'Angleterre ou d'ailleurs.

Au moment où nous le rencontrons, en compagnie de ses deux fils, aux portes du Lac Saint-Pierre, il est justement de retour de l'Ouest avec tout son équipage. Mais la bisbille se met de la partie et on sent tout de suite que le «boss» aura de la difficulté à s'en sortir. Et puis, dès le deuxième chapitre, nous revenons en arrière et c'est vraiment ici que commence l'histoire de Tim Bellerose et d'Émilie, sa femme et de quelques autres personnages importants qui vont nous permettre de connaître Tim et Émilie sous tous les angles.

C'est un récit plein de passions que nous offre l'auteur et tellement organisé que c'est à se demander où il est allé à l'école pour savoir si bien nous emporter avec lui dans les dédales de toutes ces aventures qui vous sembleraient absolument incroyables si j'essayais de vous les résumer mais qui deviennent non seulement plausibles mais tellement pleines de vérité qu'on en reste abasourdi. Et pas un moment de répit. Il y a toujours des choses intéressantes qui se dessinent à l'horizon. Ah! ce Tim Bellerose, s'il n'était pas, à certains moments, si entêté! Car c'est ce qui le perdra. Mais il aura eu le temps quand même de vivre pleinement sa vie jusqu'à sa quarantaine ou sa cinquantaine, je ne sais plus, et de vivre en beauté dans la misère comme dans la prospérité.

Au beau milieu du récit, de la façon la plus naturelle du monde, voici le journal de Yacinthe Bellerose, exilé aux terres australes et qui n'avait pas

donné de nouvelles depuis son départ avec les autres patriotes bannis. Une histoire dans une histoire mais qui arrive bien à propos et ne brise en rien le fil de l'autre. On reverra d'ailleurs Hyacinthe, à la fin, revenir au pays, vieilli mais presque heureux.

Quand je pense que plusieurs auteurs de préfaces de romans de dix-neuvième, pour s'excuser de ne pouvoir écrire de beaux romans, prétextaient que les Canadiens s'entretuaient très peu ou volaient rarement la femme de leur voisin alors qu'ils avaient sous la main des personnages et des situations uniques qu'ils auraient pu exploiter avec profit, c'est à faire réfléchir. Mais rien de surprenant là-dedans. Quand on ne sait pas encore organiser un récit et donner vie à des personnages, on trouve des raisons pour se justifier.

Louis Caron est allé fouiller dans les papiers des gens du dix-neuvième. Il les a interrogés longuement. Ils les a étudiés. Il s'est familiarisé avec leur vocabulaire. Il a découvert enfin des hommes et des femmes qui n'avaient peut-être pas envie de tuer leurs semblables mais qui étaient remplis de fureur de vivre et qui savaient aimer. Ils les ressuait avec un talent de conteur extraordinaire. Je crois que si ce livre avait été écrit par un Américain, il aurait tout de suite été traduit en plusieurs langues. Et peut-être que l'éditeur se serait grouillé un peu plus que les éditions du Boréal Express qui n'ont même pas pensé à illustrer ce récit qui essaie de nous expliquer la vie des «cageux». Il aurait été si facile de consulter des historiens ou des géographes pour trouver les illustrations qui convenaient. En effet, il faut presque voir ces cages sur un grand tableau pour se faire une idée de ce qu'elles étaient. Mais Louis Caron, à l'aide de Tim Bellerose et de ses hommes, assemble la cage de façon à faire comprendre au plus obtus ce qu'elle est.

Louis Caron a du souffle. Il regarde ses personnages vivre et nous raconte ce qui leur arrive d'une main sûre, sans bavure comme sans joliesse, comme un maître d'oeuvre qu'il est.

Si vous voulez vous reposer en compagnie de gens intéressants, attachants, pleins d'idées, fiers et sachant aimer, lisez *La Corne de brume*. Cette dernière phrase en est une de publicité que les éditions du Boréal Express ne nous ont pas encore payée. Espérons qu'elles le feront sous peu. □

Adrien Thériot

